COMMUNICATIONS

Notice sur les spécimens naturalisés de Mammifères éteints existant dans les collections du Muséum

Par Jean Dorst.

Parmi les spécimens précieux que peut conserver un Musée figurent en tout premier lieu ceux qui représentent des espèces éteintes. Or un établissement tel que le Muséum de Paris possède du fait même de l'ancienneté de ses collections un nombre élevé de pièces relatives aux animaux récemment disparus. C'est ainsi que l'on y trouve, parmi les collections de Mammifères, des pièces sans doute uniques au monde, comme le Cerf de Schomburgk, la Chauve-souris *Stenoderma rufum* et le *Plagiodontia* de Saint-Domingue, tandis que d'autres, tels certains Marsupiaux (*Bettongia Gaimardi*, *Potoroops platyops* par exemple), le Rongeur *Megalomys Luciae* et l'Hippotrague bleu, ne sont connus que par un très petit nombre de spécimens. Ces documents irremplaçables sont pour la plupart inconnus des naturalistes étrangers qui ne les ont mentionnés que très rarement, sauf pour quelques-uns des spécimens sur lesquels des études générales ont été publiées, comme c'est le cas du Quagga et du Cerf de Schomburgk.

Parallèlement au recensement que M. le Professeur Berlioz a fait pour les oiseaux disparus, il y a une quinzaine d'années (*Archives du Muséum*, 6e série, XII, 1935), nous avons inventorié les Mammifères éteints et en voie d'extinction avancée des collections du Laboratoire des Mammifères et des Oiseaux du Muséum, en ajoutant quelques notes succinctes sur l'origine des pièces conservées, ainsi que sur l'historique de l'extinction des espèces citées ; nous renvoyons par ailleurs aux ouvrages récents de Fr. Harper et G. M. Allen [1] qui donnent des renseignements détaillés et précis sur l'extermination des espèces éteintes et la raréfaction actuelle de nombreuses autres.

1. G. M. Allen. Extinct and vanishing Mammals of the Western Hemisphere, 1942. — Fr. Harper. Extinct and vanishing Mammals of the Old World, 1945. Les deux ouvrages sont publiés par l'*American Committee for International Wild Life Protection*.

Les causes de la disparition des espèces éteintes sont variées : réduction et destruction de leur habitat, mais aussi chasse intensive. Ces espèces appartiennent à des groupes variés, allant des Chiroptères aux grands Ongulés. Ce sont surtout les Antilles, l'Afrique du Sud et l'Australie qui ont été les théâtres des disparitions les plus spectaculaires, en raison des ruptures d'équilibre biologique et des destructions entraînées par l'arrivée de l'homme blanc.

Ajoutons qu'il est toujours difficile d'affirmer qu'une espèce est entièrement éteinte ; pour certaines, c'est une certitude, pour d'autres ce n'est qu'une forte présomption. Souhaitons que quelques-unes des espèces mentionnées dans cette liste ne soient pas complètement éteintes et qu'elles donnent lieu à des re-découvertes, comme ce fut le cas de quelques oiseaux réputés depuis longtemps éteints, mais dont on retrouva récemment des spécimens vivants.

MARSUPIAUX.

Antechinus apicalis (J. E. Gray).

Trois spécimens montés : 1 ♂, acquis à J. VERREAUX et provenant du King George Sound ; 1 ♀, acquise à J. VERREAUX (C. G. 1854 — 15 *c*) ; 1 ♂ sans localité, acquis par échange du British Museum (O. THOMAS), Australie ouest (C. G. 1892 — 659).

Ce petit Marsupial, qui ressemble à une souris dont il a la taille, habitait le S.-O. de l'Australie ; il vivait dans les arbres, dans lesquels il faisait un nid, comme GOULD l'a noté d'après les observations de John GILBERT à qui l'on doit les seuls renseignements biologiques concernant cette intéressante espèce. Son habitat était étroitement limité aux districts boisés du S.-O. du continent australien et ne fut jamais aussi vaste que le pensait GOULD qui lui assignait toute la partie occidentale de l'Australie. D'après les documents les plus récents, cette espèce n'a pas été collectée depuis trente ans ; on peut la considérer comme éteinte, ou tout au moins comme extrêmement raréfiée, sans que l'on puisse indiquer de causes particulières à cette extinction, sinon celles qui ont causé la raréfaction de nombre de Marsupiaux australiens.

Perameles fasciata (J. E. Gray).

Un spécimen monté : adulte, acquis à J. VERREAUX et provenant de la collection GOULD (C. G. 1854 — 100).

Cette espèce de Bandicoot, qui habitait la partie occidentale de la Nouvelle-Galles du Sud et le Victoria, se distingue de ses congénères par la pattern de son arrière-train caractérisé par un système très particulier de raies foncées tranchant sur un fond intensément brun roux. Elle semble avoir été abondante jusqu'aux environs

de 1865 et les régions sauvages et rocheuses proches des rivières Murray, Darling et Namoi paraissent avoir été son habitat d'élection. On ne possède aucun renseignement récent sur ces animaux qui n'ont pas été retrouvés depuis longtemps et qu'on peut considérer comme éteints à l'heure actuelle.

Bettongia Gaimardi (Desmarest).

Deux spécimens montés : 1 ♂ ad., donné par Gaimard en décembre 1820, collecté au cours du voyage de l' « Uranie » à Port-Jackson, Australie, et dit provenir des Montagnes bleues de la Nouvelle-Hollande. La tête osseuse et une partie du squelette sont conservés au Laboratoire d'Anatomie comparée. C'est ce spécimen qui a servi de type à Desmarest, ainsi qu'à Quoy et Gaimard *(Bett. Whitei)*. D'après ces derniers auteurs, cet animal a vécu quelques jours à bord de l' « Uranie », où un chien du navire le tua. C'est lui qui servit de modèle pour la planche nº 10 de l'Atlas du *Voyage autour du monde de l' « Uranie » et de « la Physicienne »*, 1824. — 1 ♂ juv., acquis en 1839, sans provenance précise.

Cette espèce, qui semble apparentée à *Bett. penicillata* [1], espèce plus généralement répandue en Australie, mais elle aussi raréfiée en Australie orientale, a apparemment entièrement disparu, probablement victime du Renard acclimaté dans la partie orientale de la Nouvelle-Galles du Sud qu'elle habitait exclusivement. Cette espèce n'est représentée dans les Musées que par un nombre très restreint de spécimens.

Potoroops platyops (Gould).

Un spécimen monté : 1 ♀ ad., donnée par J. Verreaux en 1841 et dont la tête osseuse est retirée de la peau et conservée dans les collections du Laboratoire d'Anatomie comparée.

Ce Marsupial à allure murine, qui se distingue de ses proches par la brièveté et la largeur de la face, habitait la partie sud-ouest de l'Australie, et représente un type particulièrement primitif, tant au point de vue cranien que dentaire, du plus grand intérêt pour la systématique des Marsupiaux. Considéré de tout temps comme très rare, même à l'époque de sa découverte, il y a une centaine d'années, on le croyait définitivement éteint quand un spécimen parvint en 1908 à la Société zoologique de Londres. On ne l'a jamais retrouvé depuis, et on admet qu'il est définitivement éteint à l'heure actuelle. Son extermination semble due aux espèces carnivores acclimatées (chats, renards), ainsi qu'aux feux de brousse. Un très petit nombre de dépouilles sont conservées dans les Musées : en plus du spécimen du Muséum ne sont connus en effet que deux spécimens au British Museum.

1. Voir Tate (G. H. H.). Studies on the Anatomy and Phylogeny of the Macropodidae (Marsupiala). *Bull. Amer. Mus. Nat. Hist.*, 91 2, p. 268, 1948.

Protemnodon parma (Waterhouse) (= *Macropus, Halmaturus* et *Thylogale parma* Auct.).

Deux spécimens montés : 2 ♀♀ ad., provenant de J. VERREAUX, Illawara, Nouvelle-Galles du Sud (C. G. 1847 — 226).

Cette très jolie espèce de petit Kangourou appartenant au groupe *Prot. Eugenii* (Desmarest), à la gorge blanche tranchant sur le reste du pelage brun rougeâtre, habitait les régions montagneuses de Cambewara et Illawara (d'où J. VERREAUX a rapporté les deux spécimens du Muséum). Les derniers spécimens collectés scientifiquement datent de 1889. Cette espèce, pourtant abondante, diminua avec une extrême rapidité sans qu'on connaisse les raisons précises de cette extermination ; les deux spécimens du Muséum mis à part, on ne connaît que 10 spécimens dont 3 sont conservés en Angleterre, 2 à l'Australian Museum de Sydney (sec. TROUGHTON) et 5 aux États-Unis (sec. TATE). Comme l'espère TROUGHTON, il est possible que quelques individus subsistent encore dans certaines régions peu fréquentées du S.-E. de l'Australie, mais les chances de survie de cette espèce semblent cependant extrêmement problématiques.

Protemnodon Greyi (Waterhouse) (= *Macropus Greyi* Waterhouse).

Un spécimen monté : 1 ♂ ad. acquis à J. VERREAUX et provenant de la collection GOULD (C. G. 1854 — 106).

Cette magnifique espèce de Kangourou, une des plus élégantes parmi ses congénères, caractérisée par l'extrémité des pattes noirâtre et les raies transversales du dos, est vraisemblablement éteinte à l'heure actuelle. En 1937, selon A. S. LE SOUEF (*in* HARPER), un ou deux individus seulement vivaient encore au Jardin zoologique d'Adélaïde et ceux-ci semblent avoir maintenant disparu. L'habitat de ce Kangourou, probablement assez restreint en Australie méridionale, même avant l'occupation par les blancs, se réduisit encore dès le début du peuplement européen à une étroite zone au S.-E. d'Adélaïde et dans la région de la rivière Murray, où il était pourtant abondant jusque vers 1910. D'après H. H. FINLAYSON qui a donné en 1927 un exposé détaillé de la disparition de cette espèce [1], ces Kangourous vivaient dans des régions très dégagées sans végétation arborescente importante, où ils furent victimes de l'introduction des renards, qui tuèrent un grand nombre de jeunes, ainsi que des chasseurs et des chiens qui les pourchassaient sans merci. Leurs peaux étaient d'ailleurs recherchées ; un très grand nombre d'entre

1. *Trans. Royal Soc. South Australia*, vol. 51, 367-369, 1927. Voir aussi l'excellent manuel de E. TROUGHTON (Furred animals of Australia, New York, 1947), qui donne de nombreux renseignements de valeur sur les Marsupiaux.

elles furent vendues dans la pelleterie, notamment à Melbourne. D'après des estimations faites vers 1923, il n'en subsistait alors qu'une vingtaine de sujets à peine. C'est à cette époque qu'on tenta de sauver l'espèce en l'acclimatant dans la réserve de l'île Kangourou ; mais les efforts mal conduits en vue de la capture des derniers spécimens et l'attention qu'ils éveillèrent ne firent qu'accélérer son extermination et on peut la considérer comme entièrement éteinte à l'heure actuelle. Cette extermination constitue sans doute un des des épisodes les plus pitoyables de la destruction des Mammifères australiens qui ont payé un si lourd tribut à la civilisation, notamment dans le S.-E. de ce continent.

INSECTIVORES.

Solenodon cubanus Peters.

Trois spécimens montés : 1 ad., donné par PETERS (C. G. 1879 — 518) ; 1 ♂ ad. et 1 ♀ ad., acquis à l'École supérieure de Pharmacie en 1889, sans localité précise (C. G. 1889 — 801 et 802 respectivement).

Le Solenodon de Cuba, appelé « Ayre » ou « Almiqui » par les indigènes, est assez proche parent de l'espèce qui peuple Haïti et dont il se distingue par les poils blancs de la face qui s'étendent parfois sur les épaules, comme c'est le cas de nos trois spécimens ; vivant dans les régions montagneuses, il était endémique à Cuba [1], d'où il semble avoir entièrement disparu à l'heure actuelle.

Connu scientifiquement en détail au milieu du siècle dernier seulement, sa disparition fut sans doute rapide, car en 1886 le naturaliste GUNDLACH ne collecta que quelques spécimens après de nombreuses difficultés. Le dernier individu connu fut sans doute celui que Paul SERRE, Correspondant du Muséum et alors Vice-consul à La Havane, signalait dans une lettre adressée au Muséum (*Bull. Muséum nat. Hist. nat.*, 1910, nº 1, p. 4) ; mais malgré les efforts du naturaliste français, le Muséum ne put acquérir ce spécimen.

Le Solenodon cubain n'a pas été retrouvé depuis et on doit probablement le considérer comme éteint à l'heure actuelle. Il est possible que la Mangouste birmane, introduite à Cuba comme dans de nombreuses îles de cette partie du globe, soit responsable de l'extermination de cette remarquable espèce, apparentée au *Potamogale* africain et aux Insectivores malgaches, mais qui semble incapable de se défendre contre des ennemis bien armés. Certains observateurs ont en effet signalé l'habitude qu'avait cet animal de se cacher en cas de danger la tête dans quelque trou, se croyant ainsi en sécurité et négligeant tout autre moyen de défense.

1. Cette espèce n'a jamais habité l'île de Trinidad, comme pourrait le faire penser le renseignement que donne TROUESSART (*Cat. Mammalium*, Suppl., p. 153, 1904). Il s'agit probablement d'une confusion avec Trinidad, localité de Cuba.

L'autre espèce de *Solenodon, Sol. paradoxus*, endémique de Haïti qu'on croyait éteinte, fut retrouvée par H. Verrill en 1907 et par Thumb en 1935-36.

Chiroptères.

Stenoderma rufum E. Geoffroy Saint Hilaire.

Le spécimen du Muséum de Paris est l'unique dépouille connue au monde de cette espèce très particulière de Chauve-souris du groupe des Phyllostomidés, espèce dont il constitue donc le type qu'E. Geoffroy Saint-Hilaire, ignorant son origine, a décrit en 1812 dans sa *Description de l'Égypte*. On continua d'ignorer complètement son habitat réel jusqu'en 1918, date à laquelle H. E. Anthony retrouva des fragments craniens se rapportant à cette espèce dans une grotte près de Morovis, à Porto-Rico, ce qui permet de croire que cette Chauve-souris habitait cette île et éventuellement certaines autres des Grandes Antilles.

Ce Phyllostomidé se place au voisinage des *Artibeus* frugivores, dont il se différencie cependant nettement par des caractères bien définis, notamment dans le crâne dont Peters a donné d'excellentes représentations [1] et qui est caractérisé par un rostre très court et élargi.

Cette espèce n'a jamais été retrouvée depuis la découverte du spécimen décrit par Geoffroy Saint-Hilaire. Doit-on la considérer comme éteinte ? Il est permis de supposer que cette espèce strictement frugivore a peut-être disparu par suite de la déforestation, si importante dans toutes les Antilles, qui a sans doute supprimé les arbres dont les fruits constituaient sa nourriture. Mais il n'est pas impossible qu'elle subsiste encore dans certaines îles où elle a pu passer inaperçue par suite d'une ressemblance toute superficielle avec d'autres Chauves-souris plus communes du genre *Artibeus*.

Rongeurs.

Plagiodontia aedium F. Cuvier.

Un spécimen : 1 ♂ ad., rapporté par Alexandre Ricord de Saint-Domingue en 1830. Ce spécimen, qui a servi de type à F. Cuvier, est conservé dans la collection des types de Mammifères sous le numéro 396. C'est lui que représente la planche de F. Cuvier dans la description de l'animal (*Ann. Sci. nat. Zool.*, sér. 2, vol. 6, 1836, pl. 17) [2].

1. Peters (W. C. H.). *Monatsber. Preuss. Akad. Wiss. Berlin*, 1876, 429-434.
2. Il semble que plusieurs spécimens aient existé dans les collections du Muséum à l'époque de F. Cuvier qui parle de « dépouilles » au pluriel. Les autres auraient disparu. Le spécimen conservé est d'ailleurs dans un état médiocre.

Le *Plagiodontia* ou « Rat-caye » des anciens auteurs semble avoir entièrement disparu de l'île de Saint-Domingue, où il était endémique. Le spécimen conservé au Muséum est probablement le seul de son espèce connu dans le monde. Assez récemment une petite série de Rongeurs voisins de cet animal a été collectée dans la République dominicaine, mais Miller qui en fit l'étude après avoir vu le type de *Pl. aedium*, considère ces restes comme appartenant à une espèce distincte à laquelle il a donné le nom de *Pl. hylaeum*, propre au N.-E. de l'île.

Plus récemment encore (1948) Tate [1] publia des notes du plus haut intérêt sur deux spécimens reçus vivants par la Société zoologique de New-York, en provenance de Haïti. Cet auteur rapporte ces spécimens à *Pl. hylaeum*. Mais il est sceptique sur l'extinction totale de *Pl. aedium*, qui reste d'après lui à démontrer. D'ailleurs les relations entre ces deux espèces sont encore mal établies. Il semble en tous cas que l'extinction totale de cette espèce soit impossible à affirmer dans l'état actuel de nos connaissances.

C'est probablement la chasse intensive faite à cet animal qui causa sa disparition, de même que pour les *Megalomys*. D'après les renseignements que donne Ricord, il vivait au voisinage des humains (d'où son nom spécifique) et s'était déjà raréfié à l'époque de ce voyageur.

L'autre espèce, *Pl. hylaeum*, semble maintenant confinée aux régions boisées proches de la baie de Samana, Rép. dominicaine, où elle n'est pas abondante en raison des attaques qu'elle a subie de la part de l'homme et de la Mangouste, acclimatée dans cette île comme un peu partout dans la région antillaise.

Megalomys Desmaresti (J. B. Fischer) (= *Mus pilorides* Desmarest).

Quatre spécimens montés : 1 ♂ ad., des « Antilles », provenant de Plée, (naturaliste, qui vécut à la Martinique de 1821 à 1826), donné au Muséum en 1826 ; 1 ♀ juv. (?), provenant du même collecteur [2] ; 1 ad. de la Martinique donné par Chaffanjon (C. G. 1883 — 212) ; 1 ad., de la Martinique, provenant du Musée des Colonies.

Ce Rongeur, qui a donné lieu autrefois à maintes confusions avec des espèces totalement différentes et provenant d'autres régions du globe, appelé « Rat musqué des Antilles » ou « Pilori » par les anciens auteurs, était endémique à la Martinique. Sa fourrure assez raide, bien que nullement épineuse, est d'une coloration noir brunâtre sur les parties supérieures et blanc pur sur les parties inférieures, depuis le menton jusqu'à la base de la queue, tranchant ainsi nette-

1. *Journ. of Mamm.*, 29, n° 2, mai 1948, 176-178.
2. Un autre spécimen rapporté par Plée de la Martinique aurait été donné au Musée de Leyde.

ment sur le dessus du corps ; la diagnose donnée par G. M. Allen (p. 91) qui indique comme coloration « dark reddish brown both above and below », est inexacte. Remarquons également la coloration très particulière de la queue qui est noire avec une zone médiane blanche. La taille est grande ; la longueur de la tête et du corps atteint 36 cm., celle de la queue 33 cm. On trouvera dans deux notes d'E. Trouessart le détail des caractères morphologiques, ostéologiques et même biologiques de cet intéressant animal [1].

Le spécimen donné par le Musée des Colonies, et provenant de la Martinique selon l'étiquette, n'a cependant que le menton et la gorge blancs ; on pourrait être tenté de considérer sa localité comme erronée et de lui donner le nom de *Meg. Luciae*, l'espèce de l'île Sainte-Lucie qui a précisément cette coloration ; sa taille semble cependant interdire cette hypothèse. Il se pourrait que la coloration du dessous du corps soit variable chez *Meg. Desmaresti*, ce qui expliquerait un peu la diagnose d'Allen. Il semhle toutefois qu'il faille considérer le dessous du corps de cet animal comme normalement blanc pur.

C'est Du Tertre qui en fait le premier mention en 1654 dans son *Histoire générale des Isles de Saint Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres îles dans l'Amérique*, en nous apprenant qu'il constituait un gibier commun pour les habitants de l'île que ne rebutait pas l'odeur musquée de sa chair. Ce sont sans doute ces destructions, d'autant plus acharnées que cet animal était réputé nuisible aux cultures, qui occasionnèrent son extermination. Les derniers paraissent avoir vécu dans la région de la Montagne Pelée, et notamment le long de la rivière Blanche, où ils furent victimes de l'éruption célèbre de ce volcan en 1902 ; l'espèce n'a pas été retrouvée depuis.

Le nombre des spécimens conservés dans les Musées étant très limité (Allen parle d'une demi-douzaine de spécimens), la série du Muséum est particulièrement intéressante en raison du nombre d'individus qu'elle comprend.

Megalomys Luciae (Forsith Major).

Un spécimen monté : 1 ♀ ad., rapportée par M. de Bonnecourt ; cet animal a vécu à la Ménagerie du Jardin des Plantes du 25 août au 12 novembre 1851.

Ce Rongeur, voisin de *Meg. Desmaresti* dont il se différencie par une taille plus faible et des parties inférieures plus brunâtres, le blanc étant limité à la gorge, représente ce type de Rongeur à l'île Sainte-Lucie, dans les Antilles, où il était endémique. Ce sont

1. *Le Naturaliste*, vol. 3, 355-357, 1881 ; *Ann. Sci. Nat. Zool.*, XIX, Art. 5, 18 pages, pl., 1 1885.

probablement les mêmes facteurs qui causèrent l'extermination de ces deux espèces antillaises qu'on peut considérer l'une et l'autre comme entièrement éteintes. Il est probable que l'extinction de l'espèce de Sainte-Lucie est même antérieure à celle de l'espèce martiniquaise.

On ne connaît qu'un seul autre spécimen conservé dans les Musées, à savoir l'exemplaire du British Museum, qui servit d'ailleurs de type de l'espèce décrite par Forsith Major et qui, comme l'exemplaire du Muséum de Paris, vécut quelque temps en captivité.

Carnivores.

Panthera leo leo (L.).

Trois spécimens montés : 1 ♀ d'Algérie, donnée à la Ménagerie par le Maréchal de Mac-Mahon en 1865, morte à la Ménagerie le 19 novembre 1866 ; 1 ♂ juv., donné par le Consul de Tunis, mort à la Ménagerie le 1er juillet 1829 ; 1 ♂ juv., provenant de la Medjana, donné à la Ménagerie par le Colonel d'Argent à l'âge d'environ 15 mois, le 29 décembre 1854, mort le 19 mars 1855. — Tous ces exemplaires proviennent de la Ménagerie et n'ont donc pas été collectés directement sur le terrain.

Le Lion de Barbarie, dont l'habitat s'étendait autrefois depuis la Tripolitaine jusqu'au Maroc, a entièrement disparu de cette zone contrairement à la Panthère qui se maintient encore dans quelques contrées sauvages. L'extermination de ce Félin est due à la chasse intensive qu'on lui a faite et au défrichement des retraites sauvages où il avait trouvé refuge. Encore abondant au moment de l'occupation française, le Lion a disparu définitivement aux environs de 1890 de Tunisie et d'Algérie. Mais il s'est maintenu beaucoup plus longtemps au Maroc, qui constituait au cours des siècles derniers un pays d'élection pour cet animal. Retiré au Moyen-Atlas, notamment autour d'Azrou sur les territoires des tribus Zaian et Beni M'guild, il a entièrement disparu de ces régions qui ont formé son dernier refuge. La date de son extermination totale se place vraisemblablement aux environs de 1920. Mais il avait déjà sérieusement régressé au cours des 20 premières années de ce siècle.

Périssodactyles.

Equus quagga quagga Gmelin.

Un spécimen monté : ♂ ad.

Ce spécimen fut rapporté d'Afrique australe (on ne possède malheureusement aucune localité précise) en 1784 par un capitaine de vaisseau revenant des Indes (d'où il avait également rapporté un

Rhinocéros unicorne), et vécut à la Ménagerie royale de Versailles. Il fut transporté avec quelques autres animaux le 27 avril 1794 à la Ménagerie du Jardin des Plantes, où il vécut jusqu'à sa mort, quatre ans après ce transfert. Des renseignements complets concernant le Quagga du Muséum de Paris sont donnés dans le travail que lui a consacré Trouessart [1] et où figure d'ailleurs une photo du spécimen monté. Ce sujet a été décrit plusieurs fois, notamment par Fr. Cuvier, E. Geoffroy Saint-Hilaire et Desmarest. Un vélin le représentant dû à Marechal est conservé à la Bibliothèque centrale. On trouvera de plus d'intéressantes considérations systématiques basées sur le Quagga du Muséum de Paris, ainsi d'ailleurs que sur le Zèbre de Burchell dans un article de O. Thomas [2].

Nous ne ferons pas l'historique de la disparition de cette espèce d'Équidé, trop connue pour n'être que brièvement évoquée ici [3]. Le Quagga n'a vraisemblablement jamais occupé qu'une zone très limitée en Afrique australe, dans le périmètre délimité approximativement de la manière suivante : à l'Ouest, de l'embouchure de la rivière Vaal aux environs de Swellendam ; au Sud, par la côte ; à l'Est, par la rivière Kei et au Nord par la rivière Vaal (A. Rzasnicki) ; il y était encore abondant au début du siècle dernier ; mais il ne tarda pas à décliner rapidement en raison de la chasse intensive qu'on lui fit ; la date exacte de sa disparition à l'état sauvage n'est pas connue, peut-être vers 1878, mais les témoignages ne sont guère concordants. Le dernier sujet en captivité mourut au Jardin zoologique d'Amsterdam en 1883.

On ne connaît, d'après les listes de Ridgeway [4], de Hilzheimer [5], et de Rzasnicki [6], qu'un nombre très limité d'individus naturalisés en entier dans le monde (22 d'après le dernier auteur), tous répartis dans des Musées d'Europe, sans compter quelques squelettes et crânes.

Equus quagga Burchelli (Gray).

Deux spécimens montés : 1 ♀ ad., morte à la Ménagerie le 9 juillet 1877 (C. G. 1877 — 592) ; 1 juv.

Il semble qu'une certaine confusion règne au sujet de l'exemplaire de Zèbre de Burchell adulte. Dans le travail déjà cité au sujet du

1. *Bull. Muséum Hist. nat.*, XII, 1906, 449-452.
2. *Ann. Mag. Nat. Hist.*, sér. 7, XIX, 1907, 516-520.
3. Voir entre autres les travaux de M. le Professeur E. Bourdelle (et notamment *Bull. Soc. nat. Acclimat. France*, n° 4, 1941, 169-177) et le récent ouvrage de O. Antonius, Die Tigerpferde, Francfort-sur-le-Main, 1951, p. 90 et sqq.).
4. *Proc.-Zool. Soc. London*, 1909, 563-589.
5. *Abhandl. Senckenberg. Naturf. Ges.*, 31, n° 2, 1909, 83-105.
6. *Ann. Mus. Zool. Polonici*, XIV, 5, 69-73, 1949. Voir aussi, du même auteur : Zebry i Kwaggi (Zebras and Quaggas). *Ann. Mus. Zool. Polonici*, XIV, 16, 203-252, 1951.

Quagga, TROUESSART dit en effet que le spécimen adulte conservé au Muséum vivait vers 1825 à la Ménagerie du Jardin des Plantes ; ce serait le mâle d'un couple acquis à M. CROSS, couple d'ailleurs décrit par E. GEOFFROY SAINT-HILAIRE et Fr. CUVIER (Histoire naturelle des Mammifères de la Ménagerie du Muséum, III, 1826). Les registres des collections du Laboratoire font bien mention de l'animal en question, acheté à M. CROSS en 1824 et mort le 9 octobre 1843, mais ce spécimen naturalisé semble avoir disparu des collections à l'heure actuelle.

Le sujet qui figure dans les collections du Muséum, et *qui est d'ailleurs celui que représente la planche (Pl. III) de l'article de* TROUESSART, est une femelle morte à la Ménagerie le 9 juillet 1877, comme en font foi les registres de décès de la Ménagerie et d'entrée des collections du Laboratoire.

Il semble que la confusion provient du fait que le nom scientifique « *Equus Burchelli* », tout comme le nom vernaculaire « Dauw », a été appliqué autrefois indistinctement à des Zèbres assez variés, même sur les registres de collection, ce qui a pu induire TROUESSART en erreur dans la note qu'il a consacré à cet animal.

Le Zèbre de Burchell habitait en Afrique du Sud une zone comprenant le Namaqualand, le Griqualand, la partie Nord de l'état d'Orange et le Sud du Béchuanaland ; très abondant avant la pénétration blanche, il déclina rapidement par suite de l'extension des cultures et de la chasse dont il fut l'objet. Le dernier spécimen vivant de cette forme vécut au Jardin zoologique de Londres vers 1909.

Peu de spécimens sont conservés dans les Musées, presque tous en Europe, malgré le nombre assez élevé des individus qui vécurent en captivité dans les Parcs zoologiques. Des races voisines, mais cependant nettement différentes, vivent encore dans les contrées limitrophes.

Hemionus hemippus (Is. Geoffroy Saint Hilaire).

Un spécimen monté : 1 ♀ jeune, rapportée de Damas en 1855 par M. DE BOURGOING, qui l'avait découverte dans l'écurie d'un gouverneur de Damas, auquel elle avait été donnée par un chef arabe ; cet Hémippe fut remis par M. DE BOURGOING à l'Impératrice Eugénie, qui le donna le 15 décembre 1855 à la Ménagerie du Jardin des Plantes, où il mourut le 20 janvier 1863 (C. G. 1863 — 35) ; son squelette est conservé au Laboratoire d'Anatomie comparée. Il proviendrait du « désert de Syrie, entre Palmyre et Bagdad ». Il y avait à l'origine un deuxième animal dont nous n'avons pas retrouvé la trace.

Comme tous les témoignages récents, malheureusement parfois un peu vagues, tendent à le prouver, cette remarquable espèce doit probablement être considérée comme éteinte sur toute son aire

primitive qui s'étendait sur la Syrie et la Mésopotamie. Son habitat a diminué rapidement au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècle ; l'Hémippe a disparu du Djebel Sinjar, au Nord de l'Euphrate, qui constituait son dernier refuge et où il n'a pas été retrouvé depuis 1927 [1]. C'est la chasse qui est responsable de son extermination.

Artiodactyles.

Cervus (Thaocervus) Schomburgki Blyth.

1 ♂ ad. monté, rapporté en 1862 par Bocourt du Siam (? don du Roi du Siam), et ayant vécu à la Ménagerie où il serait mort en 1868 (C. G. 1868 — 245). — Il existe de plus un autre sujet ♂, monté lui aussi, acquis en 1880 au Jardin Zoologique de Londres et ayant ensuite vécu à la Ménagerie du Jardin des Plantes où il mourut le 12 octobre 1883 (C. G. 1883 — 882). Ce spécimen, étiqueté *Cervus Schomburgki*, ressemble manifestement au premier spécimen et paraît présenter les caractères distinctifs de cette espèce. Toutefois ses bois sont moins développés, conformés différemment et ne sont pas sans rappeler ceux de *Cervus Duvauceli*. Avant d'avoir pu comparer ce spécimen avec des séries de bois appartenant aux deux espèces, nous préférons le considérer comme douteux. Les caractères différentiels de ces deux Cervidés ne paraissent d'ailleurs pas toujours très clairement définissables. — En plus de ces spécimens montés existent plusieurs têtes osseuses et massacres de Cerf de Schomburgk.

Le Cerf de Schomburgk [2], qui est un parent du Cerf de Duvaucel, habitait le Siam et peut-être quelques pays limitrophes ; il doit être considéré comme entièrement éteint à l'heure actuelle. Assez commun à la fin du siècle dernier, il a régressé rapidement lors du défrichement de son aire d'habitat, qui l'obligeait à se réfugier dans des milieux très boisés, qui lui convenaient beaucoup moins. Mais la chasse qu'on lui fit a sans doute contribué elle aussi à son extermination. Ce Cerf n'a jamais été vu à l'état sauvage par un Européen, malgré les nombreuses expéditions qui ont été faites pour le découvrir. Si les massacres et les crânes concernant ce Cervidé sont abondamment représentés dans les Musées, le spécimen monté du Muséum (ou les spécimens) est l'unique animal au monde naturalisé en entier.

Elaphurus davidianus A. Milne Edwards.

Six spécimens montés : 2 ♂♂, 1 ♀, envoyés en 1866 de Pékin par le Père A. David, à l'état de dépouilles (C. G. 1866 — 86, 87, 88), Types de l'espèce ; 1 ♂ et 1 ♀ sont en très mauvais état ; 1 ♀, envoyée de Pékin

1. Carruthers (D.). Arabian adventure to the Great Nafud in quest of the Oryx. Londres, 1935 (pp. 147-149).
2. Voir Gühler (H.). Beitrag zur Geschichte von *Cervus (Rucervus) Schomburgki* Blyth. *Zeitschr. f. Säugetierekunde*, 11, 1936, 20-31.

en 1868 par le Père A. DAVID (C. G. 1868 — 1340) ; 1 ♀ acquise au Jardin d'Acclimatation en 1896, morte à la Ménagerie du Jardin des Plantes le 19 septembre 1903 (C. G. 1903 — 839) ; 1 ♂ juv. sans bois, qui a vécu à la Ménagerie (C. G. 1889 — 928) ; 1 ♂, né à la Ménagerie en 1886 et mort le 1er décembre 1889 (C. G. 1889 — 926). En plus divers bois, dont l'un envoyé par le Père DAVID.

L'histoire du Cerf du Père David est trop connue pour que nous ne la rappelions que très brièvement ici. On sait que cette remarquable espèce, inconnue à l'état sauvage, vivait dans le Parc impérial près de Pékin où nul Européen n'avait jamais pénétré avant le Père A. DAVID, le célèbre correspondant du Muséum ; ce dernier parvint à envoyer en 1866 trois dépouilles de cet animal à A. MILNE EDWARDS, qui le décrivit la même année ; ces trois animaux montés sont les types de l'espèce. Ultérieurement d'autres spécimens furent envoyés vivants et vécurent à la Ménagerie du Jardin des Plantes.
Entièrement décimée par les troupes internationales en 1900 lors des troubles qui sévirent en Chine à cette époque, cette espèce très particulière de Cervidé disparut de sa patrie d'origine. Il est actuellement gardé en captivité à Woburn Abbey dans le domaine du Duc de Bedford, qui possède une harde nombreuse et florissante ; de plus certains Parcs zoologiques, notamment aux États-Unis, conservent quelques sujets vivants, provenant d'ailleurs de Woburn Abbey. Ce sont là les derniers survivants d'une espèce qui aurait entièrement disparu sans les soins des Empereurs chinois et des quelques Blancs qui poursuivent les efforts de ceux-ci.

Bison bonasus (L.).

Deux spécimens montés : 1 ♂ provenant peut-être de Lithuanie, comme l'indique l'inscription sur les registres de collection du Laboratoire ; ce beau sujet est peut-être aussi le « vieux taureau de Schoenbrunn » dont parlent les anciens auteurs depuis CUVIER, qui en a fait l'étude, et dont on n'a pas retrouvé la trace au Muséum ; l'inscription « Empereur Napoléon » confirmerait cette hypothèse ; 1 ♂, don de l'Institut de Paléontologie humaine ; c'est un sujet tué en 1913 par le Prince de Monaco dans la forêt de Bialowieza, en même temps qu'un autre taureau qui figure dans les collections du Musée océanographique.

Nous ne faisons qu'indiquer ici brièvement les deux spécimens montés qui figurent dans les collections du Muséum avec divers squelettes et têtes osseuses conservés au Laboratoire d'Anatomie comparée ; M. le Professeur J. MILLOT a fait récemment l'inventaire détaillé et l'historique des pièces de Bison d'Europe conservés au Muséum de Paris [1].
Nous ne parlerons pas ici de la disparition de cette espèce que de nombreux auteurs ont traité d'une manière très détaillée. Les der-

1. *Mammalia*, IX, n° 1, mars 1945, 1-19.

niers survivants vivent en parcs zoologiques où l'on espère sauver l'espèce ; si les événements de ces dernières années et notamment la guerre ont bien failli compromettre l'avenir et les chances de survie de ce magnifique Bovin, il semble toutefois que ces dommages aient été réparés et qu'on puisse espérer un accroissement de l'effectif de Bisons d'Europe, encore que ceux-ci soient en nombre très limité [1].

Alcelaphus c. caama (Fr. Cuvier).

Deux spécimens montés : 1 juv., rapporté du Cap de Bonne-Espérance par Delalande en 1820 ; 1 tête d'adulte avec cornes, reste d'un ancien montage réformé, elle aussi rapportée du Cap par Delalande en 1820.

Cette espèce de Bubale était abondante dans toute la province du Cap à la fin du xviii[e] siècle ; le nombre des individus diminua rapidement au cours du xix[e] siècle du fait des dommages occasionnés par les chasseurs et les chiens ; aux environs de 1876, ce Bubale était l'une des plus rares Antilopes de cette région. Il n'en subsistait vraisemblablement qu'une seule harde, d'environ 25 têtes, dans un domaine particulier ; ce troupeau prospéra et compta une centaine d'individus en 1938 (Shortridge, *in* Harper). Mais ce domaine subit des changements divers, fut morcelé et vendu ; on manque de renseignements récents sur ce qu'il advint des Bubales, dont on peut craindre la disparition totale.

Ajoutons que des races très voisines (*Al. caama Selbornei* (Lydekker), *Al. caama evalensis* (Monard)) sont encore abondamment représentées dans le Nord et le centre du Bechuanaland et dans d'autres régions du Sud-Ouest africain jusque dans le Sud de l'Angola ; ce type de Bubale est donc loin d'être éteint à l'heure actuelle sur la totalité de son habitat, et ce n'est que la forme-type qui a disparu de son ancien territoire, à savoir la Province du Cap, l'Orange et le Transvaal.

Gazella rufina O. Thomas.

1 peau plate, avec crâne complet, Cat. peaux n° 32.

Ce spécimen, sans localité précise, a été donnée au Muséum par L. Demaison, qui l'avait acheté en 1863 à un marchand de curiosités à Bagnères-de-Luchon ; il est probablement de provenance algérienne. C'est un mâle de belles dimensions (cornes : 335 mm.).

Le nombre de spécimens concernant la Gazelle rouge est extrêmement restreint ; outre le spécimen du Muséum, on ne connaît en effet que les spécimens suivants : le type décrit par O. Thomas et conservé au British Museum (une peau plate avec crâne), acheté par Sir E. Loder en 1877 à un marchand d'Alger ; une peau avec crâne décrite sous le nom de *Gazella Pallaryi* par Pomel, conservé à l'Université d'Alger (ce nom

1. Voir à ce sujet Erna Mohr, *Mammalia*, XV, n° 4, 1951, 138-142.

n'est qu'un synonyme de *rufina*), et dont ne subsisterait que le crâne (sec. LAVAUDEN [1]) ; et un crâne appartenant à M. F. DOUMERGUE, d'Oran. La femelle est inconnue.

Cette Gazelle très pigmentée, à robe acajou vif, est assez énigmatique ; rapprochée par certains auteurs de *G. rufifrons*, elle paraît toutefois en être distincte et se rapproche plutôt de *G. Cuvieri*. Son habitat exact n'est pas connu, mais est peut-être à placer dans certaines régions montagneuses des confins des départements d'Alger et d'Oran. Elle est probablement éteinte à l'heure actuelle ; mais il faudrait cependant la rechercher dans les monts de Saïda, de Frenda, ainsi que dans la région de l'oued Chélif où quelques individus subsistent peut-être. On peut admettre avec LAVAUDEN que cette Gazelle, originellement propre à la steppe, n'est devenue que secondairement un animal de régions boisées, en vue d'une meilleure défense contre ses ennemis, comme c'est le cas pour le Bubale nord-africain.

Hippotragus leucophaeus (Pallas).

Un spécimen ad. monté, sans provenance.

Cette espèce d'Hippotrague, propre à l'Afrique australe, dit « Hippotrague bleu » ou « Blaauwbok » en raison de la couleur de sa robe, fut le premier Mammifère africain à disparaître devant l'homme blanc. La date de son extinction se placerait en effet déjà aux environs de 1800. Bien connu au courant du XVIII[e] siècle, il n'habitait cependant qu'une zone très limitée dans le district de la ville de Swellendam, en Afrique du Sud. D'après le voyageur LE VAILLANT qui fit un premier voyage en Afrique du Sud de 1780 à 1785, l'Hippotrague bleu était devenu rare à cette époque, même dans les quelques localités qu'il passait pour habiter [2]. Les derniers furent tués vers 1800, et quand, en 1803, LICHTENSTEIN séjourna dans le district de Swellendam, il ne rencontra aucun individu de cette espèce dont il annonça la disparition.

On ne connaît que 5 spécimens conservés dans les Musées ; outre celui du Muséum, on trouve des montages d'Hippotrague bleu dans les Musées de Leyde, Stockholm, Upsal et Vienne (sec. RENSHAW [3]). Ce très petit nombre de dépouilles s'explique par l'ancienneté de la disparition de cette espèce.

1. *Bull. Soc. Zool. France*, LV, n° 4, 1930, 327-332.
2. « Elle (l'Antilope Hippotrague bleu) est très rare et très peu connue. Lors de la résidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces Gazelles et une autre qui fut apportée au Gouverneur quelques années après, pendant l'un de mes séjours à la ville. Elles venaient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, seul canton qu'elles habitent. On m'avait assuré que j'en verrais dans le pays des Grands Namaquois ; malgré toutes mes informations et perquisitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les sauvages m'ont assuré ne point la connaître. « François LE VAILLANT, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique pendant les années 1780, 81, 82, 83, 84, 85. Paris, 1790, vol. I, p. 58.
3. *Journ. Preservation Fauna Empire*, NS I, 24-26, 1921.

L'extinction de cette Antilope est due à son habitat limité à l'extrême et aux massacres qui entraînèrent la disparition de la riche faune de cette région du globe devant les blancs ; si certaines espèces purent être sauvées, un grand nombre d'autres furent exterminées avant que l'on songeât même à tenter de les préserver, tels le Quagga, le Zèbre de Burchell et le Bubale caama.

Siréniens.

Hydrodamalis Stelleri Retzius.

Nous ne ferons que signaler les pièces squelettiques de Rhytine de Steller conservés dans la salle des Animaux éteints ; elles appartiennent aux collections du Laboratoire d'Anatomie comparée qui détient de nombreuses pièces osseuses de ce Sirénien disparu. On sait que cet animal marin, de taille considérable, fut découvert en 1741 par Steller, naturaliste de l'expédition Behring, aux îles du Commandeur. De naturel pacifique et facile à capturer, ce Sirénien fut massacré et semble avoir entièrement disparu aux environs de 1768.

Nous n'avons considéré dans notre liste que les espèces réputées éteintes ou dont ne subsistent que quelques rares individus tenus en Parcs zoologiques. L'ancienneté des collections du Muséum de Paris fait que ces dernières renferment en outre un grand nombre de spécimens de Mammifères appartenant à des espèces autrefois abondantes, mais dont l'existence est gravement menacée à l'heure actuelle. Parmi ces sujets du plus haut intérêt figurent notamment des Marsupiaux (tels par exemple les spécimens de *Thylacinus cynocephalus* (Harris), de *Perameles Bougainvillei* Quoy et Gaimard, dont le Muséum possède le type), certains Ongulés, comme le spécimen de *Rhinoceros sondaicus*, ♂ n'ayant pas encore atteint sa taille d'adulte, rapporté de Java par Diard et Duvaucel [1], et des Lémuriens malgaches, dont un certain nombre sont devenus rares à l'heure actuelle. Souhaitons que les mesures prises en vue de la préservation de la faune, si menacée dans bien des régions, soit suffisamment efficaces pour que la liste des Mammifères éteints soit définitivement close.

Laboratoire de Zoologie (Mammifères et Oiseaux) du Muséum.

1. D'après les listes de divers auteurs, on ne connaîtrait que 18 spécimens naturalisés en entier dans le monde, exception faite des squelettes et têtes osseuses.